

La doyenne de nos sociétés d'étudiants

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 27

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189862>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux

LA DOYENNE DE NOS SOCIÉTÉS D'ÉTUDIANTS

La plus ancienne des sociétés d'étudiants de la Suisse romande est la *Société de Belles-Lettres*. Fondée à Lausanne, en 1806, elle unit autour du drapeau de la littérature et de l'amitié un grand nombre des étudiants de Genève, de Neuchâtel et de Vaud.

La société de Lausanne fêtait solennellement, en 1881, son 75^{me} anniversaire ; celle de Genève, en 1885, son 60^{me}, et celle de Neuchâtel, ce printemps-ci, son 50^{me}.

Avec une activité joyeuse et poétique, *Belles-Lettres*, non seulement publie une « Revue » littéraire annuelle, a édité un « Chansonnier » (qui en est à sa 3^{me} édition), et récemment un Recueil de « chants populaires de la Suisse romande », mais elle travaille encore à honorer, par des monuments durables, nos gloires les meilleures : celles d'un Alexandre Vinet, d'un Marc-Monnier et d'un Louis Agassiz.

Dernièrement, à l'occasion d'une de ces fêtes les plus charmantes, — au demi-centenaire de la Société neuchâteloise, — un public d'élite, composé de dames et de messieurs, d'anciens honoraires et de membres actifs, entendait des travaux en vers et en prose qui furent fort applaudis. La publication va en être faite.

C'est à titre de « primeur » du charmant volume qui va sortir de presse que nous extrayons ci-après pour nos lecteurs les citations suivantes d'une production humoristique de M. Alfred Ceresole, président des anciens bellettriers vaudois :

Mosaïque ou définitions et appréciations diverses sur « Belles-Lettres et les Bellettriers », par lesquelles il est aisé de voir ce qu'il peut se cacher de malice ou de bonté dans le cœur humain, selon le vent de sympathie ou de jalousie qui en gonfle les oreillettes.

Une fillette de dix ans : Un bellettrien ? papa !... c'est... un gentil monsieur qui porte une casquette verte, un ruban rouge et vert, qui est toujours gai, sait beaucoup d'histoire, mais qui sent un peu le tabac...

Une pensionnaire allemande (lettre à Clara, son amie) : ...Hier, je l'ai donc rencontré de nouveau, celui que tu sais... Avec sa casquette sur l'oreille, ses cheveux bouclés, sa figure si sympathique, c'est celui de tous que j'aime le mieux. Oh ! comme il est gentil ! si tu savais, Clara !... A la soirée de Madame B., c'est lui qui a su me dire les choses

les plus intéressantes et avec de si jolis yeux. Quand on se trouve près d'un bellettrien, — chose curieuse, — on sait toujours que dire. Même je crois qu'il ne dirait rien du tout, qu'on pourrait encore se comprendre et avoir du plaisir. Ils savent, ces bellettriers, trouver de la poésie et mettre de l'esprit partout, même là où les autres ne découvrent et ne voient rien du tout... Oh ! chérie ! quel bonheur ce serait si on voulait bien permettre qu'il y ait aussi une société de Belles-Lettres pour les demoiselles. Que ce serait joli ! Je suis sûre que nous apprendrions beaucoup plus vite le français, la grammaire, à faire... de bonnes liaisons, etc. Et puis, on échangerait de jolies compositions !... Non ! Clara, ce serait trop délicieux ! Ne penses-tu pas ?

L'opinion de la directrice du pensionnat : Dangereuse et fatigante engeance que celle de ces bellettriers. En trois jours, vous mettent un pensionnat sens dessus dessous. Vous assaillent de sérénades qu'on n'a pas demandées, de bouquets inattendus, de regards inouïs et de coups de chapeaux absolument inopportuns. A l'église, au concert, sont une source constante de distraction. A la promenade, ils se trouvent partout. Nuisent aux études. Belles-Lettres, vrai phylloxéra des pensionnats et de la discipline. Se méfier des bellettriers en général ; leur faire froide mine en particulier. Tel est mon avis.

Un collégien de quinze ans : Un bellettrien !... C'est ce que je veux être plus tard... Oh ! quand je les vois passer dans la rue avec leur bannière, je me dis : Bientôt, je serai des leurs, je chanterai, je déclamerai, je composerai ; qui sait ? je ferai des vers peut-être. J'aurai beaucoup d'amis, de bonnes et jolies soirées... Oh ! si c'était seulement demain !

Un agent de la police municipale : Bellettriers ! tapageurs nocturnes qui finiront mal ! c'est moi qui vous le dis. Font plus de bruit que de bien. Respectent davantage leur propre enseigne que celle des autres. Éducation trop libérale. Manquent de tenue vis-à-vis des agents de l'autorité. S'en repentiront plus tard pour leurs bourses, pour eux et pour leurs enfants. Commencent avec le « violon », mais pourraient bien finir avec la maison... plénipotentiaire !...

La femme d'un Honoraire (lettre à Blanche, sa nièce) : Tu te maries donc, ma mignonne ! Voilà qui est grave. Avec un licencié ès-lettres, c'est bien ! Avec un bellettrien, c'est parfait ! Avec un ancien président, c'est exquis !... Tu peux en croire ma

vieille expérience : un bellettrien, sache-le, c'est fidèle, c'est dévoué, c'est gentil, c'est varié surtout... ça comprend tout. Et puis... c'est toujours vert ! Il ne faut pourtant pas le leur redire, ils pourraient trop bien le croire. Quoi qu'il en soit, ces bellettriers sont la fleur des maris. J'en suis si convaincue que je ne crains pas d'affirmer qu'il y aurait beaucoup moins de ménages malheureux et d'aimables petites femmes qui s'ennuient, s'il y avait pour les générations nouvelles, nos nièces et nos filles, plus de bellettriers à marier, car, — entre nous soit dit, — c'est d'eux dont on pourrait dire qu'ils ont toujours vingt ans dans quelque coin du cœur. C'est te dire, ma chère nièce, que ta vieille tante, toujours bellettrienne dans l'âme, malgré ses coquins de cheveux blancs, te félicite du fond du cœur et t'embrasse comme elle t'aime.

Le professeur X. : Oui, charmante race que celle de ces bellettriers avec leurs rubans couleurs de betterave et d'épinard. Ils auraient cependant tout à gagner s'ils fréquentaient un peu mieux mes cours.

Un vieux capitaine-instructeur : Bellettriers ! Crâne troupe ! Ne se gargarisent pas la bouche avec le mot de patrie, mais l'aiment du fond du cœur. Se feront tuer jusqu'au dernier pour elle. C'est moi qui vous le dis. Au bivouac, en marche, par le soleil, par la pluie, — je les ai vus, — ne grognent jamais ; sont toujours « loustics » ! J'aime ça, moi ! Intelligents, gentils camarades, bons soldats ! Blague dans le coin, chanteront même sous les sifflets de la mitraille !... Vous verrez ça !... Aussi quand, en hiver, je les vois défiler avec leur drapeau sous ma fenêtre et qu'ils me lancent leurs saluts, en feu de salve, ma parole ! je me sens venir une petite larme à l'œil ; je tire ma casquette et, mille millions de baïonnettes ! je voudrais commander à tous ceux qui les regardent passer devant leurs boutiques : « Garde à vous ! pékins ! Voici l'espoir du pays ! Devant ce drapeau, attention ! Présentez armes ! »

Miss Leila, Anglaise (extrait de son journal) : J'ai voyagé aujourd'hui en wagon, de Neuchâtel à Rolle, avec beaucoup d'étudiants qui portaient de longues cornes ornées de bouquets, de grandes écharpes et un ou deux de très hautes bottines. Presque tous avaient sur la tête une toute petite chose rouge et verte avec une croix blanche dessus. Ils babillaient de tout très galement. « Physicalement » et « spirituellement », ils m'ont beaucoup plu. En latin, ils se sont mis à chanter une très joyeuse litanie, qui certainement n'a pas été écrite par un père de l'Eglise. Un verset disait : « *Vivant omnes virgines, — faciles formosæ !* » etc. Pendant qu'ils chantaient ces paroles, un très beau garçon m'a regardée au fond des yeux avec un air tout à fait intéressant. Moi, j'ai regardé aussi assez longtemps. Jolie société ! Etudiants aimables, pas *stioupide* du tout, très instruits. Seraient en vérité tout à fait *gentlemen*, s'ils avaient été en Angleterre.

Un rentier millionnaire (qui a réussi dans les sucres) : Belles-Lettres ! Société de rêveurs ignorant absolument le sens de la cote et manquant totalement du génie des affaires. Tous les membres de

cette association, — dont l'utilité m'échappe, — sont, je veux bien le croire, d'estimables jeunes gens, mais qui ont le plus grand des défauts : celui de n'avoir pas le sou... Dans leur absence de sens pratique, avec leur habitude ridicule de vivre dans les nuages, ils s'imaginent naïvement qu'on fait vivre un peuple avec de la littérature et qu'on élève une famille avec des strophes de Victor Hugo. L'état déplorable des affaires entreprises par cette société, sans garantie, la baisse de ses actions, se traduit et se constate soit dans des strophes plaintives innombrables (« Le dieu du vide a découvert ma piste ! — Est-on heureux quand on n'a plus un sou !... », etc.), soit dans des post-scriptum épistolaires significatifs, soit enfin dans une absence totale de crédit à la Bourse... Somme toute, les jeunes gens "gagneraient à tous égards à avoir un peu moins d'esprit et un peu plus de capitaux !...

(La fin au prochain numéro.)

CHERS MARIS

Sous ce titre, une dame de Lausanne, qui ne signe que par ses initiales, nous adresse les lignes suivantes, dans un moment de mauvaise humeur :

Monsieur,

Je me promenais dimanche dernier dans la campagne, avec deux amies. Nos chères moitiés masculines avaient bien voulu faire le sacrifice de nous accompagner. Pendant que nous prenions un rafraîchissement dans une petite auberge de village, mon mari, qui est abonné au *Conteur* — je vous prie de croire que ce n'est pas moi — eut l'amabilité de tirer cette feuille de sa poche pour nous lire une méchante boutade sur les femmes.

Nous de récriminer, et nos chers maris d'applaudir, cela va sans dire. Dans leur opinion, la femme est un être faible, qui doit occuper le second rang dans la société et dont le rôle est d'être constamment dévouée et soumise.

Naturellement, qui dit l'homme !... a tout dit.

Inclinons-nous, chères sœurs !...

Eh bien, non ! nous ne nous inclinons pas ! Est-ce peut être, messieurs, parce que vous portez barbe au menton, parce que vous vous donnez de grands airs, parce que vous faites sonner les talons de vos bottes sur le pavé, et que nombre d'entre vous peuvent consommer journellement et sans sourciller une quantité de verres de vin et de chopes de bière, alors que nos goûts simples se contentent d'un verre d'eau, que vous pensez nous en imposer ?...

Est-ce peut-être encore parce que vous faites quelquefois au soldat et prenez l'attitude de héros, tout en tremblant dans vos culottes en songeant à l'éventualité d'une guerre, que nous devons vous craindre et vous admirer ?...

Non, désabusez-vous, messieurs. Aujourd'hui, la femme s'instruit, réfléchit et juge sainement.

Hé quoi ! c'est cet être qui se fait dorloter par son épouse au plus petit bobo, qui geint à faire trembler les vitres lorsqu'une dent cariée le fait un peu souffrir, et qui n'a pas le courage de la faire